

ÉRIC PLAMONDON

Taqawan

roman



COLLECTION POLYGRAPHE

Le Quartanier

*Ta'n tujiw plamu getu' siga'lat amujpa
tmg toqjua't sipug.*

Pour frayer, un saumon doit d'abord
remonter la rivière.

DICTON MI'GMAQ

La conquête du sol par l'homme blanc fut le signal de la destruction des Sauvages. Ces races, incapables de se plier à l'agriculture et de comprendre notre civilisation, se mirent à reculer à mesure que nous envahissions la contrée. L'un après l'autre, les territoires de chasse, entamés par les laboureurs, devinrent des champs fertiles où se groupa toute une population étrangère de croyance, de langue, de mœurs et de coutumes. Il faut peu d'espace à l'Européen pour se loger et se procurer la subsistance. L'Américain, au contraire, demande pour chacune de ses familles autant de terre que nous en embrassons dans quatre ou cinq paroisses réunies. Avançant comme une armée invincible, la race blanche a pénétré partout, et nos premiers rangs n'ont eu qu'à se montrer, la hache à la main, sur la lisière de la forêt pour s'assurer la possession de ces vastes domaines.

BENJAMIN SULTE

Histoire des Canadiens-Français, 1882

1

LE PONT

Toute forme de mépris, si elle intervient en politique,
prépare ou instaure le fascisme.

ALBERT CAMUS

Elle monte dans le bus et s'assoit, colle son front chaud contre la vitre fraîche. Dans son silence, elle ignore les cris, les rires et la bousculade de ceux qui s'engouffrent dans l'allée pour se caler sur les bancs deux par deux jusqu'au fond. Le moteur tourne, c'est un autobus jaune Blue Bird. Il roule vers le pont. C'est jeudi. C'est bientôt la fin de l'année scolaire. On est le 11 juin. C'est son anniversaire. Elle a quinze ans aujourd'hui. Elle n'en a parlé à personne. Sa mère s'en souviendra peut-être ce soir à table si elle n'a pas trop bu. Y aura-t-il un gâteau ? Se souviendra-t-elle de la naissance de sa fille un jour de juin comme aujourd'hui, en 1966 ? L'autobus approche du pont Van Horne, qui relie le Nouveau-Brunswick et le Québec au-dessus de ce qui n'est déjà plus la rivière

Ristigouche, mais pas encore la baie des Chaleurs. Ce pont marque une frontière à l'intérieur d'un même pays, davantage juridique que géographique. Le transport scolaire vient chercher les enfants de la réserve indienne le matin pour les amener à l'école anglaise et les reconduit chez eux le soir. Il y a le Québec et le reste du Canada, la réserve et le reste du monde. Dix générations plus tôt, ils étaient partout dans la péninsule gaspésienne. Dix mille ans plus tôt, ils s'étaient installés ici, à la fin des terres, *Gespeg*. Ce sont les Mi'gmaq. Les premiers Français les appelaient les Souriquois. Puis on a écrit leur nom de différentes manières : Miquemaques, Mi'kmaq, Micmacs.

Au moment où le bus quitte le centre-ville pour s'engager sur la voie d'accès du pont, Océane perd le fil de ses idées. Elle ouvre la bouche, fronce les sourcils. Il y a un problème. Tous les enfants du bus ont la même réaction : moment de silence. Le chauffeur décélère, s'arrête rapidement. À quelques mètres, trois voitures de la Gendarmerie royale du Canada bloquent l'accès au pont. Une dizaine d'agents de la GRC se tiennent en travers de la route, fusil en main. Le chauffeur coupe le contact. Ça remue dans le bus. Il tire sur la manivelle et descend par les portes battantes.

Sur l'autre rive, au-dessus de Pointe-à-la-Croix, un hélicoptère. Il lance une onde qui agite le pont et gagne les enfants qui sortent la tête par les vitres. Au loin, des bateaux tournent en rond près des berges de la réserve. L'hélicoptère est maintenant au milieu de la baie. Le chauffeur discute avec deux policiers. Océane frissonne,

comme piquée par un danger inconnu. Elle a quinze ans aujourd'hui et sent quelque chose couler entre ses cuisses. Son jeans se mouille, une tache brunâtre apparaît entre ses jambes. Elle plisse les yeux pour y croire, mais elle n'a pas le temps de paniquer. Quand elle relève la tête, trois garçons poussent la porte de secours à l'arrière. Certains les encouragent, d'autres leur crient de ne pas sortir. Les garçons s'échappent vers le bas-côté de la route. Ils dévalent le talus qui mène sous le pont. Une jeune fille les imite qui file derrière eux, les ratrape. Ils s'arrêtent devant la porte grillagée. Verrouillée par une lourde chaîne, elle bloque l'accès à l'escalier qui mène à la passerelle. Les trois garçons connaissent l'endroit. Ils savent comment escalader le grillage pour se rendre sous le ventre de l'ouvrage. Alors ils grimpent, s'accrochent, passent avec précaution et s'abattent de l'autre côté sur la plateforme. Quand elle atteint le haut de la grille, Océane pense à son pantalon taché. Mais les trois garçons sont déjà devant. Elle saute à son tour. Elle recolle à leurs pas qui résonnent sur la structure métallique. Le premier des garçons dépasse le second pilier. Leur rythme est lourd sur la pente légère. La travée est encore large ici, au-dessus de la terre ferme. Quand les quatre enfants atteignent le troisième pilier, une voix d'adulte claque dans leur dos, appelle et ordonne. Les fugitifs l'ignorent et, genoux pliés, tête baissée, se rapprochent du quatrième pilier. À travers le treillis d'acier, ils aperçoivent l'eau qui scintille. Océane se retourne. Trois policiers ont réussi à gravir la grille et se lancent à leur poursuite. Océane crie. L'un des garçons répond :

«Dépêchez-vous!» Au quatrième pilier, c'est beaucoup plus dangereux. Il faut s'accrocher aux poutres pour gagner le trottoir suspendu et étroit sous la portée principale : quatre cents mètres de tension. Derrière elle, Océane entend les policiers courir. Elle se précipite avec prudence. Il faut glisser sous la grille, ramper sur le béton, déchirer le bas de son pantalon sur l'acier, se faire entraîner par le dernier garçon et sauter encore une barrière de sécurité. Les quatre enfants sont perchés à une dizaine de mètres au-dessus de la baie, acrobates accrochés à leur peur. Les policiers s'arrêtent. Ils ne peuvent pas se risquer à les rattraper ici. La passerelle est trop haute, trop étroite. Les enfants ralentissent dans un léger vertige. Il n'y a plus rien derrière eux. Mais devant? Ils continuent, se suivent au-dessus de l'eau. Le milieu du pont dépassé, l'ampleur de l'agitation à Restigouche les frappe davantage. Sous leurs pieds, des bateaux à moteur qu'ils ne connaissent pas tournent autour des barques de leurs parents. Des chaloupes aux couleurs de la police foncent à droite et à gauche pendant que l'hélicoptère continue de survoler la réserve. Sans s'en rendre compte, les enfants se sont arrêtés. Ils viennent d'échapper à un barrage de trois voitures et se dirigent vers une armée en train d'envahir leur village. Le premier des garçons demande : «Qu'est-ce qu'on fait?» Océane répond qu'on continue, qu'on n'a plus le choix. Embusqués dans la structure métallique, ils reprennent leur marche. Est-ce que la Gendarmerie royale du Canada a averti la Sûreté du Québec? Ils atteignent maintenant le septième pilier,

qui leur permet de redescendre sur la travée d'accès. Il faut à nouveau ramper, glisser le long des poutres, parcourir le dernier tronçon à découvert. Sauter à l'eau ? Ils y pensent mais personne ne dit rien. Pour l'instant, la voie est libre et les bruits qui montent leur annoncent un champ de bataille. D'ici, ils ne voient plus ce qui se passe. Le dernier obstacle de grillage se dresse avant la porte de sortie. On est au bord de l'eau et le talus est abrupt. Il faut se hâter lentement, l'arrivée est périlleuse. Deux des garçons décident de sortir par la gauche, côté réserve. Océane et l'autre garçon préfèrent prendre à droite, côté Pointe-à-la-Croix. Ils se séparent, se rejoindront peut-être.

Le corps penché dans les hautes herbes, Océane et le garçon s'avancent, se rapprochent des sirènes de police, des grésillements d'autoradios et des cris de colère. À ce stade, la GRC a communiqué avec la SQ au sujet de quatre enfants sous le pont Van Horne. Pour le sergent Trudel, ce n'est pas une priorité. En ce moment, il fait face à un vieillard qui brandit une hache. Le vieil homme a tracé une ligne au sol et menace les fonctionnaires. Il ne répond plus de lui si les Blancs dépassent la limite. Ça se bouscule entre les Mi'gmaq et la police. Ça se bouscule depuis midi. On a formé des rangs. Les ordres sont clairs : vous êtes là en renfort des agents de conservation de la faune venus saisir les filets à saumon dans l'embouchure de la rivière Ristigouche. C'est ce qu'on leur a dit. Trois cents hommes armés contre les Indiens de la réserve : hommes, femmes, enfants et anciens. En quelques minutes, la SQ a condamné tous les accès et

coupé les lignes téléphoniques. Océane et le garçon scrutent le paysage. Côté Nouveau-Brunswick, l'autobus a fait demi-tour et ramène les enfants à l'école. Côté Québec, le chef parle avec les forces de l'ordre. La réserve a sa propre juridiction. On est sur le territoire québécois, mais on est sous la tutelle du gouvernement canadien comme toutes les réserves du pays. Ça discute fort. Trudel est accompagné par un sous-ministre du Loisir, de la Chasse et de la Pêche. Le chef indien est entouré des membres du conseil de bande, eux-mêmes entourés par la foule qui crie en anglais : «Get the fuck out!» D'un côté ça gueule, ça scande pendant que de l'autre ça toise, ça ricane sans en avoir l'air, ça patiente avant que ne tombent les ordres.

Là où ça brasse le plus, c'est sur l'eau. Quand les flics commencent à tirer les filets et que les pêcheurs tentent de les prendre de vitesse, l'espace se contracte. Dans leurs zodiacs, les hommes de Trudel foncent sur les bateaux autochtones. L'hélicoptère se rapproche de certaines embarcations pour les repousser. Les Indiens veulent sauver leurs filets. C'est avec ça qu'ils gagnent leur vie, qu'ils mangent et élèvent leurs enfants. Alors ils ignorent les semonces, montrent les poings, tournent en rond dans la baie des Chaleurs pour échapper à leurs poursuivants. Mais une fois les filets récupérés, il faut regagner la berge. Il n'y a pas d'autre choix et les flics les attendent. Ils sont nombreux. Ils les arrachent des bateaux à cinq contre un, leur font des clés de bras, leur passent les menottes, leur frappent les genoux pour les faire plier. Les plus excités crient : «On your knees,

fucking asshole!» Et les plus résistants répondent : «Un Indien ne s'agenouille devant personne.» Alors les forces de l'ordre redoublent de coups, s'enragent et deviennent vicieuses. Quand les chiens sont lâchés, quand on donne le feu vert à des sbires armés en leur expliquant qu'ils ont tous les droits face à des individus désobéissants, condamnables, délinquants, quand on fait entrer ces idées dans la tête de quelqu'un, on doit toujours s'attendre au pire. L'humanité se retire peu à peu. Dans le feu de l'action, la raison s'éteint. Le cerveau reptilien reprend le dessus. Que l'on soit soldat, gardien de prison ou policier, l'entraînement primordial est celui qui a pour but d'effacer le libre-arbitre. Il faut savoir répondre aux ordres sans penser. Dans les contrats d'engagement de certaines unités spéciales, des clauses obligent le signataire à éliminer les membres de sa propre famille si on lui en donne l'ordre. Des hommes tueront leurs propres enfants si on les leur désigne d'un coup de menton. Alors quand on lâche une bande de gars de Québec dans une réserve, ça finit avec des côtes cassées et des épaules luxées – au mieux.

CÉLINE DION

Le 19 juin 1981, dans son émission de télévision quotidienne diffusée sur Télé-Métropole, l'animateur vedette Michel Jasmin annonce :

— J'espère que vous savez maintenant à quel point on aime ça, vous présenter quelqu'un pour la première fois. À quel point on aime ça, vous faire découvrir un nouveau talent. Ce soir, c'est... très très très spécial, en ce sens que la demoiselle que l'on vous présente, elle a treize ans. Et elle a une voix magnifique. À vous d'en juger.

Les cheveux longs et bouclés, elle a le sourcil épais, les dents de travers, une drôle de bouche et une longue robe blanche. Elle chante :

*Dans un grand jardin enchanté
Tout à coup je me suis retrouvée
Une harpe des violons jouaient*

*Des anges au ciel me souriaient
Le vent faisait chanter l'été*

*Je marchais d'un pas si léger
Sur un tapis aux pétales de roses
Une colombe sur mon épaule
Dans chaque main une hirondelle
Des papillons couleur pastel*

*Ce n'était qu'un rêve
Ce n'était qu'un rêve
Mais si beau qu'il était vrai
Comme un jour qui se lève*

C'est ainsi que Céline Dion a fait irruption dans le Québec des années quatre-vingt. C'est sa mère qui a écrit les paroles de la chanson, des mots si poignants, une poésie tellement troublante, pleine de harpes, d'hirondelles et de gentils papillons. Trois ans plus tard, le 10 septembre 1984, Céline a seize ans et chante « Une colombe est partie en voyage » devant le pape Jean-Paul II au Stade olympique de Montréal. Ce sera la consécration. Mais le 19 juin 1981, pendant que des milliers de Québécois regardent Céline à la télé pour la première fois, des centaines d'Amérindiens fortifient les barricades autour de la réserve de Restigouche en prévision d'une seconde descente. Ce n'est pas qu'un rêve.